

nier hommage à l'adjudant Botte, professeur au collège Rollin, et au caporal Cloche tombés au champ d'honneur.

Passant ensuite en revue les dernières publications offertes à la Société, il signale plusieurs ouvrages dont on trouvera plus loin une rapide analyse<sup>1</sup>.

Après ces communications, M. Ch. Lallemand, président, salue, aux acclamations de tous; M. Dedijer et, en sa personne la vaillante Serbie; puis il poursuit en ces termes :

« Avant de rêver la conquête du monde, les Austro-Allemands avaient porté leurs convoitises sur une proie moins vaste, mais plus facile à saisir, sur des contrées autrefois riches, mais aujourd'hui ruinées par des siècles d'anarchie et de luttes intestines, sur l'Orient balkanique, l'Asie Mineure et la Mésopotamie.

« Le *Drang nach Osten*, la poussée vers l'est, hantait depuis longtemps les cerveaux teutons.

« C'est pour la favoriser que, abusant de la faiblesse de l'Europe, les Germains mettaient tant d'apreté à pousser, sur les trônes balkaniques, des principicules allemands, qui devenaient aussitôt les meilleurs fourriers du pangermanisme.

« De là aussi, la bruyante amitié de Guillaume II pour le sultan rouge et ses théâtrales randonnées dans les Lieux-Saints, où il se donnait alternativement comme le protecteur de l'Islam et comme le défenseur de la Foi.

« De là, encore, cette infiltration des Allemands dans l'armée et dans les administrations turques.

« De là, enfin, la création, hâtivement poursuivie, du chemin de fer de Bagdad, véritable voie de pénétration germanique jusqu'aux portes de l'Inde, dont la domination par l'ennemie abhorrée, par l'Angleterre, se trouverait ainsi menacée.

« Dans ces buts, sournoisement poursuivis jusqu'alors dans la pénombre des négociations diplomatiques, tous ces dangers pour la paix du monde et pour l'équilibre européen sont apparus plus nettement à la lumière crue des événements actuels.

« Pour décrire ces manœuvres souterraines et en montrer l'ampleur et la continuité, nul n'était plus qualifié que le créateur de la science des cavernes, la Spéléologie, pour parler le langage des savants.

« M. E.-A. Martel, son heureux père, a parcouru, en 1910, avant les grandes guerres balkaniques par conséquent, la Turquie d'Europe et d'Asie. Le sujet lui est donc tout à fait familier.

« Par ailleurs, l'ancien président de notre Commission centrale est trop connu ici et son talent de conférencier est trop bien établi pour que j'aie besoin de vous en parler davantage.

« Je lui cède la parole. »

#### L'emprise austro-allemande sur la Turquie et l'Asie Mineure. Souvenirs de 1910. — De Salonique à Konieh, par M. E.-A. Martel.

Les premiers mots du conférencier préviennent ses auditeurs qu'en raison des événements actuels, il observera naturellement la plus grande réserve et se gardera de toute appréciation politique ou militaire.

Il a eu, au printemps de 1910, l'occasion de parcourir pendant six semaines la majeure partie du théâtre de la guerre des Balkans et l'Anatolie.

Comme préambule seulement, il rappellera quelques faits et impressions qui, il y a six ans déjà, laissaient entrevoir, pour des yeux avertis, par quels procédés de pénétration, en apparence scientifiques, commerciaux et pacifiques, l'Allemagne et même l'Autriche préparaient leur emprise sur l'empire ottoman.

1. Voir : *Présentation d'ouvrages.*

Tout ce qu'il est permis d'énoncer, c'est qu'à cette date de 1910, entre la révolution jeune-turque de 1908 et la première guerre des Balkans de 1912, l'accueil fait aux Français en Turquie était particulièrement aimable. Une vingtaine d'années auparavant, M. Martel avait trouvé la visite de Constantinople encore hérissée de difficultés de détails; il y a six ans, tout était modifié à ce point de vue. Sans guide et sans embarras, on circulait dans les quartiers les plus populaires de Stamboul, voyant les gens fort disposés à vous renseigner; on pénétrait dans les mosquées sans les formalités de jadis; on obtenait même de photographier leur intérieur. Au sanctuaire d'Eyoub, l'accès était absolument libre, alors qu'avant la révolution, il n'était même pas permis de jeter un coup d'œil sur le fameux mur des faïences. C'est pendant cette courte période que la Société française d'études et de travaux topographiques exécutait, sous la direction de MM. Schröder et de Larminat, le plan de précision de la ville de Constantinople, et des nivellements destinés aux projets de drainage des vallées du Vardar et de la Maritza; en même temps, le gouvernement de Mohamed V confiait à un ingénieur en chef français, M. Thérel, aujourd'hui décédé, la direction générale de la réfection des routes de l'empire ottoman. Enfin, la concession d'une prolongation de chemin de fer de Soma à Panderma, sur la mer de Marmara, était accordée en Asie Mineure à la Compagnie française de Smyrne à Kassaba. Cela devait compenser quelque peu les énormes avantages déjà arrachés par l'Allemagne dans la gigantesque entreprise du chemin de fer de Bagdad.

On ne saurait, quant à présent, ni rechercher ni préjuger les causes de ce temporaire bon vouloir ottoman, ni les raisons multiples qui ont empêché la France de profiter alors jusqu'au bout de la sympathie passagère de la Turquie.

D'ailleurs, cette brève période transitoire n'empêcha nullement les empires centraux de poursuivre leur infiltration et leur implantation progressives par leurs procédés usuels: accaparement ou amélioration des voies ferrées, expansion du commerce maritime, créations d'usines, opérations financières, multiplication des produits manufacturés à bon marché aux dépens de la qualité, visites et dons sensationnels, éducation militaire, emploi des consuls pour la mainmise graduelle sur les services et les travaux publics et pour la récolte des renseignements. Comme moyens spéciaux on germanisait les hôtels modernes; — les voyageurs multipliaient, dans la librairie allemande, les récits de leurs explorations; — l'archéologie évinçait Français et Anglais et trouvait des biais, malgré les lois turques, pour enrichir de sculptures grecques asiatiques les musées de Vienne et de Berlin. Et surtout la cartographie préparait les matériaux indispensables à l'invasion:

L'Allemagne faisait exécuter par un de ses docteurs-professeurs (Philippon, de Bonn) une précieuse carte géologique et topographique au 300 000<sup>e</sup> de l'Asie Mineure occidentale (publication terminée au début de 1914). Et les ingénieurs du chemin de fer de Bagdad continuaient leurs nivellements jusqu'au delà de Césarée.

Près de cette ville, le Dr Penther (de Vienne) dressait au 80 000<sup>e</sup> la carte du mont Argée (en 1902).

Et l'Autriche publiait la carte au 200 000<sup>e</sup> de tous les états balkaniques. Alors que, dès 1893, la Serbie et le Monténégro avaient commis l'imprudence de confier à l'Institut militaire géographique de Vienne l'exécution de leur propre carte topographique: elle fut dressée au 75 000<sup>e</sup>, à la même échelle que celle de l'Autriche-Hongrie.

Ainsi fut préparée l'invasion.

Mais à Salonique quelqu'un s'est mis en travers!

Ceci posé, nous entrons en Macédoine par le train direct que l'Autriche menait quotidiennement de Budapest à Salonique à travers la Serbie et la vallée du Vardar.

De belles photographies nous font voir Vélès (Köprülü) et la vallée du Vardar.

D'Usküb à Salonique, la descente du Vardar est d'abord dans les plaines, où les champs de pavots sont cultivés autour de villages en paillotes, chaume et terre battue, groupés sous de petites mosquées. A Köprülü, un vieux pont turc, en bois, voit son tablier emporté, puis renouvelé à chaque grande crue du Vardar.

C'est là que le Vardar et le train pénètrent ensemble dans d'étroites et hautes gorges

montagneuses, traversant plusieurs villages turcs accrochés aux falaises. Après Démir-Kapu, à l'issue des défilés de l'ancienne Porte de fer de Macédoine, large de 30 mètres, la voie, établie trop près du fleuve, est souvent emportée par ses inondations; la dernière gorge, dite « des Tziganes », a 10 kilomètres de long. Avant Salonique, des campagnes marécageuses pourront être aisément enrichies par des drainages, car le sol alluvionnaire s'y, montrera d'une fertilité étonnante; d'énormes *tumuli* les dominent; la plupart n'ont pas encore été fouillés.

Mais que va-t-il rester des curieuses populations serbes, aux pittoresques vêtements, si éclatants à voir les jours de foire, tout le long de la vallée?

Salonique, que l'on visitait trop peu, était une des plus grandes curiosités de l'Orient. Son histoire n'est qu'une longue série de changements de domination, du moins jusqu'en 1430, date où les Turcs l'emportèrent. Par son admirable situation, elle excita toujours les convoitises, notamment celle de Théodoric en 473. La plus tragique de ses infortunes est le sac de l'an 904. Dans un ouvrage remarquable et rare<sup>1</sup>, G. Schlumberger a raconté de façon saisissante comment, à cette date, les pirates sarrazins, ayant établi leur repaire à la forteresse de Chandax, en Crète, ravagèrent et dépeuplèrent la malheureuse Thessalonique.

Les beautés de Salonique sont multiples : sa position d'abord, au fond du grand golfe et du port très sûr d'où l'on peut voir au sud-ouest, par temps clair, la grande échine du mont Olympe. Puis l'animation de ses vieux quartiers, où toutes les races de l'Orient sont mélangées avec une intense couleur locale. Enfin, les architectures de toutes les époques : monuments et bas-reliefs romains (arc de Galérius); maisons et vieilles basiliques byzantines, ces dernières toutes transformées en mosquées; murailles et tours du moyen-âge qui, de leur ceinture encore complète, courent dans les plus fantastiques escalades, du haut en bas de l'amphithéâtre de collines développé autour de Salonique. Avec leurs brèches croulantes au travers desquelles pointent les arbres et les minarets, avec leurs vieilles portes doubles ou triples, avec leurs tortueux fossés larges où paissent les brebis; ces murs ne sont pas moins précieux à conserver que les triples remparts de Constantinople.

Or, en 1910, les Turcs songeaient à jeter bas ces remparts. Quel va être leur sort dans la tourmente actuelle?

Tout récemment, les mosquées de Salonique sont devenues des trésors d'art, parce qu'en grattant le badigeon de leurs coupes et de leurs murailles, on y a découvert d'admirables mosaïques byzantines. C'est là que M. Marcel Letourneau, prématurément décédé, a étudié et relevé, depuis 1908, toute une série de grandes figures incrustées de nacre et d'or, aux visages extrêmement expressifs. Le tout paraît remonter au <sup>v</sup>e siècle et peut rivaliser avec les plus merveilleuses œuvres du même genre conservées à Constantinople, Ravenne, Rome, Torcello, etc.

La voie ferrée de Salonique à Constantinople, ou plutôt à Kuleli-Bourgas, traverse la Macédoine du sud et la Thrace par des localités dont les noms étaient déjà et vont redevenir historiques. Elle longe d'abord le joli lac de Doiran, jugeant au passage, d'après les ponts cassés et le défoncement des routes, de la négligence des Turcs en matière de viabilité. Sérès, ravagée en 1913, confine à un grand lac, alimenté par la Strouma, et pourra devenir un très prospère centre de culture. Actuellement, les rizières alternent avec les marécages où ondulent des forêts de roseaux égayés par les grands vols de cigognes aux allures d'aéroplanes. Sur les portions de terrain en relief s'alignent les plantations de mûriers, et de grands troupeaux paissent l'herbe des *tumuli*, non moins imposants et intacts que ceux de Salonique et d'Asie Mineure. Drama, hérissée de minarets, et où abondent les types et costumes curieux, entre des montagnes de 1 800 mètres, pourrait donner beaucoup plus d'extension à ses récoltes de tabac si l'on endiguait son trop capricieux torrent. La construction d'un chemin de fer jusqu'au port de Kavalla, et le drainage

1. *Un Empereur byzantin au X<sup>e</sup> siècle : Nicéphore Phocas*, Paris, Firmin-Didot, 1890.

de la grande plaine inculte, où subsistent les frustes ruines de l'antique Philippos, assureraient l'essor économique de la région.

C'est dans les plaines de Philippos que, 42 ans av. J.-C., Antoine et Octave arrachèrent l'empire romain à Brutus et Cassius.

A l'est de Drama, les gorges de la Mesta ou Kara-Su sont dans le calcaire, plus encaissées encore et plus méandriques que celles du Vardar.

Le Kara-Su descend des monts Rhodope ou Despoto-Dagh, qui montent jusqu'à 2.900 mètres et dont il faudra franchir les âpres défilés pour descendre en Bulgarie et à Sofia.

Les gorges du Kara-Su constituent un grandiose cañon de 150 à 300 mètres de profondeur, où des barres calcaires, sciées par l'abaissement progressif du torrent, s'entrecroisent à l'infini comme des coulisses de décor. Il a fallu 20 tunnels pour descendre 26 kilomètres sur la rive gauche. Brusquement, ce cañon cesse (comme celui de l'Ardèche à Saint-Martin) dans la grande plaine de Sarysaban où le drainage devra porter ses bienfaits. Citons encore le site délicieux d'Eskidje, entre des *tumuli*. L'un de ceux-ci est précédé d'une enceinte carrée et les archéologues sont loin d'avoir terminé leur besogne dans ces contrées. A Dédéagatch, la voie ferrée touche à la mer Égée. Enfin, elle remonte les plaines inférieures de la Maritza. Quand on appliquera dans celles-ci, selon le projet sérieusement étudié par la Société française d'études et de travaux topographiques, les procédés d'irrigation grâce auxquels les États-Unis d'Amérique transforment peu à peu en greniers d'abondance leurs déserts du nord et de l'ouest, on fera aisément de la Thrace une région fructueusement productive.

Mais pour combien d'années cette œuvre bienfaisante va-t-elle se trouver retardée ?

Traversant rapidement Constantinople, la Corne d'Or, Eyoub, Brousse et Nicée, nous rejoignons à Mékedjé la voie ferrée de Haïdar-Pacha à Konieh.

En 1910, l'exécution du fameux « chemin de fer allemand de Bagdad » (ci-devant ligne des chemins de fer d'Anatolie) était aux prises avec des difficultés techniques considérables et très coûteuses pour la traversée des montagnes qui séparent l'Asie Mineure de la Syrie. On y prévoyait quatre années de travaux pour 90 kilomètres de tunnels, ponts et viaducs dans le Taurus et 40 dans l'Anti-Taurus. Actuellement, cette entreprise, loin d'être arrêtée par la guerre, a été activement poursuivie. On prétend que le rail a été doublé en Anatolie. D'après les plus récents renseignements, la seule lacune subsistante en Asie Mineure serait l'achèvement des grands tunnels du Taurus efficien vers Bozanti et Gulek. Une chaussée provisoire pour camions automobiles comble, dit-on, cette lacune. Le tunnel de Bagtché, long de 5 kilomètres sous l'extrémité nord de l'Amanus, a été terminé au printemps de 1915. Un embranchement direct d'Alexandrette à Alep est en construction sous l'Amanus par le col de Beïlan (Pyles syriennes).

La descente du Taurus par Bozanti et Gulek aboutit à Yénidjé d'où un petit embranchement joint Tarsus (Tarse) et le port de Mersina, tandis que la ligne principale continue par Adana, Arstanié et Alep. D'Alep vers Bagdad, on est mal renseigné sur l'état des travaux; en novembre 1912, on avait déjà mis en service 80 kilomètres d'Alep vers l'Euphrate; la rapidité avec laquelle les Turcs ont reçu récemment des renforts à Bagdad donne à croire que, depuis trois ans, l'œuvre est considérablement avancée : Mossoul doit être atteint.

La ligne avait été ouverte jusqu'à Ismid en 1873; jusqu'à Konieh en 1896 et jusqu'à Boulgourlon, au pied du Taurus en 1904. Elle a comme principales villes Ismid, au fond de son golfe; — Eski-Chehir, (avec l'embranchement d'Angora, datant de 1892); — Kutahia (sur un petit embranchement) qui voit décliner sa belle industrie de faïences; — Afum-Kara-Hissar; la ville des pavots à opium, — et Konieh, l'ancienne capitale des Seldjoudes; aux confins d'un quasi-désert.

La compagnie allemande avait mis tout de suite son matériel sur le grand pied des chemins de fer germaniques : de la gare monumentale d'Haïdar-Pacha jusqu'à Konieh, circulaient de vastes et luxueux wagons à couloir, non moins confortables que les meil-

leures des voies européennes. Une des surprises de ce parcours était d'entendre, d'un bout à l'autre du réseau, tous les employés et fonctionnaires, du plus humble garde-train au plus haut administrateur de la compagnie, employer un français très correct, même entre eux. et pour tout ce qui concerne le service. Cela avait été, paraît-il, une exigence formelle du gouvernement ottoman pour ce chemin de fer turc, construit avec des capitaux étrangers (en majeure partie français même), et concédé (en 1902) à des Allemands.

Après Ismid, le défilé du Kara-Su (à Lefké) dans le calcaire, a 200 à 300 mètres de profondeur (et non pas 100, comme le disent les *Guides*); c'est un magnifique *barranco* espagnol, troué de cavernes, égayé d'une végétation puissante et surtout bien visible (car on n'y a creusé qu'un seul tunnel et il y a onze ponts). — A Köplü, le viaduc du Sargun-Su, long de 180 mètres, était le plus grand ouvrage de toute la ligne; celui de Roch-Keui a un arc de 72 mètres de portée.

On peut dire que la voie est bordée de *tumuli*, dont certains immenses, pour la plupart non fouillés encore par les procédés de l'archéologie moderne, et où les pillards d'autrefois n'ont certainement pas dû enlever toutes les richesses d'art enfouies avec des gloires ignorées!

Bordée aussi, en de nombreux points, par des falaises, tantôt de calcaires, tantôt de tufs volcaniques, dont les roches tendres furent taillées et habitées par des troglodytes non moins énigmatiques que les constructeurs de *tumuli*. Les bergers s'en servent encore.

Et les sites d'antiques villes célèbres (telles que Gordium où Alexandre en 333 av. J.-C. trancha le fameux nœud qui lui donnait l'Asie), n'ont aussi livré que fort peu de leurs secrets. L'Anatolie est un paradis promis aux fouilleurs, et une mine sans prix pour les musées.

Tout strié de neiges, le Sultan-Dagh, haut de plus de 2500 mètres, domine les steppes fleuries bordées de *tumuli* sans nombre, et où pâturent errantes, les hordes de buffles domestiqués.

Les villages de demi-nomades, les Yourouks à la peau de bronze, sont composés de sortes de tentes en roseaux ou en terre; des clayonnages y abritent les troupeaux contre les vents dominants.

On longe le lac d'Ilgoun, un des plus petits des immenses étangs salés qui parsèment le haut plateau d'Asie Mineure; la plupart n'ont point d'écoulement et l'intense évaporation leur conserve une forte teneur en chlorures. Des centaines de cigognes s'ébattent sur les rives marécageuses constellées de fleurs d'eau, souvent à quelques pas du train qui déjà ne les effarouche plus.

Aux stations, la bigarrure des costumes est effarante; loques et peaux de bêtes souvent, plutôt que vêtements, mais d'une couleur locale chatoyante; surtout parmi les troupes de recrues qui, en juin, se démènent affolées à chaque station.

Enfin, aux environs d'Angora, Afium et Konia, se pressent les caravanes de chameaux qu'on peut dénombrer par centaines et qui apportent de l'intérieur les grains, les cotons, les tapis!

Eski-Chehir monopolise l'exploitation et le commerce de l'*écume de mer* pour la fabrication des pipes (toutes les femmes y sont habillées de rouge); de là se détache vers l'est l'embranchement (263 kil.) d'Angora: elle avoisine l'emplacement de Dorylée, où la victoire des chrétiens (1<sup>er</sup> juillet 1097) prépara la prise de Jérusalem (15 juillet 1099; première croisade).

Angora qui était un cul-de-sac pour les locomotives, sert d'entrepôt fort actif aux caravanes qui amenaient de l'est, la laine, le coton, les céréales, etc.

Le 16 novembre 1915, le parlement turc a décidé la prolongation des voies ferrées vers Césarée, Sivas, Erzeroun et la mer Noire avec des embranchements divers, etc.

Angora même est une des plus curieuses choses que l'on puisse voir avec les restes du temple d'Auguste, sur les murailles duquel le regretté archéologue français Georges Perrot, avec l'aide de M. Guillaume, déchiffra en 1864 la longue inscription bilingue (grecque et latine) dite « monument d'Ancyre » ou testament d'Auguste.

Il faut noter ici ce détail que, pour l'édification des visiteurs, le Bædeker de 1905 taisait complètement le nom de Perrot et citait seulement l'estampage de 1882 par Humann et la nouvelle traduction de Mommsen. C'est ainsi que procède la supplantation allemande ! Il est vrai que l'omission avait peu de chance d'être relevée, puisque le consul de France à Angora (seul représentant de l'Europe) se plaignait en 1910 de n'avoir reçu la visite que de deux Français en trois ans, tandis que le conseil d'administration du chemin de fer était allemand et la totalité du commerce aux mains germaniques.

Les vieilles murailles byzantines d'Angora, construites avec les matériaux antiques des monuments d'Ancyre, constitueront une mine précieuse pour les épigraphistes qui voudront déchiffrer les inscriptions incorporées à tort et à travers dans leur édification.

Tout en se tenant dans les réserves qu'il s'est imposées, M. Martel se demande si le transport d'une puissante armée et d'une formidable artillerie à travers l'Asie Mineure est vraiment réalisable, en raison de la hauteur et des conditions physiques du pays.

Malgré son altitude moyenne de 1 000 mètres (la voie atteint même 1 300 mètres un peu avant Konieh) la majeure partie du haut plateau d'Anatolie serait d'une fertilité surprenante, s'il recevait plus d'eau du ciel. Mais la précipitation atmosphérique annuelle est beaucoup trop faible pour humidifier comme il faudrait ce sol, par lui-même éminemment arable.

C'est seulement dans des années exceptionnelles que les récoltes sont abondantes, et qu'au printemps un admirable océan de fleurs diapre les immenses plaines d'entre Angora, Kotalhia, Konieh. Aussi, avec 246 millimètres de pluie seulement, l'année 1909-1910 fut considérée comme bienfaisante. C'est la moitié de ce que reçoit Paris et le tiers de ce qui tombe en Provence. Et les années de 400 millimètres sont les plus nombreuses. Aussi, le déboisement ayant sévi terriblement depuis peu d'années, le bois (qui manque presque totalement) a quintuplé de prix. L'élevage des bestiaux est d'autant plus prospère que toute industrie fait défaut dans la contrée. Il faudrait, bien entendu, améliorer les procédés de culture, demeurés aussi sommaires que ceux de l'archaïque Égypte. D'ailleurs, la Compagnie du chemin de fer d'Anatolie a eu soin de se faire concéder l'irrigation de 400 000 hectares dans la plaine de Konieh, qui devient productive.

Mais la malaria sévit encore de juin à novembre, malgré l'altitude, à cause des eaux stagnantes dans les grandes dépressions sans issue; on a cité une ville de 25 000 habitants où le paludisme aurait fait 3 000 victimes en un an.

Les soins et précautions efficaces qui en rendent indemne le personnel de la compagnie prouvent toutefois que là, comme partout, le fléau peut être vaincu.

Les projections montrent, en effet, combien l'aspect des hauts plateaux d'Anatolie est parfois désertique.

Konieh elle-même, de si grande renommée historique, est considérablement déchuée de son importance passée. Elle est à 435 kilomètres de Constantinople en suivant les rails.

Konieh, dans l'antique Lycaonie, fut l'Iconium des Grecs; elle vit passer les 10 000 Grecs de Xénophon, les armées d'Alexandre le Grand et le cortège de Cicéron, proconsul de Cilicie (51 av. J.-C.); le séjour de saint Paul et de saint Barnabé y a laissé de pieux souvenirs; son principal rôle dans l'histoire fut d'être la capitale des Turcs seldjoucides. C'est au XI<sup>e</sup> siècle (en 1074) que les Turcs, descendant de Seldjouck, arrivèrent des bords du lac d'Aral, en hordes conquérantes, pour faire d'Iconium la capitale de leur empire sur l'Asie Mineure. Leurs luttes contre Byzance avaient déjà étendu leur domination et leur gracieuse ornementation architecturale jusqu'à Ani, la capitale de l'Arménie; les trois premières croisades les mirent aux prises avec l'Europe occidentale et, le 18 mai 1190, un empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse entra vainqueur à Iconium, mais il travaillait pour la troisième croisade et pour reconquérir les Lieux Saints. Trois semaines plus tard d'ailleurs (le 10 juin), il se noyait dans le Selé; de l'autre côté du Taurus. Le sultan Aladin (de 1219 à 1234) fut un des meilleurs et des

plus grands souverains seldjoucides. C'est lui qui prit le croissant comme emblème des musulmans et qui concéda le territoire de Brousse au Turcoman Ertogroul; celui-ci fut père d'Osman, le fondateur de la dynastie des Osmanlis et de la puissance ottomane. Au temps d'Aladin les murailles de Konieh possédaient 108 tours, construites en matériaux antiques et la ville était une des plus magnifiques d'Asie. Les Mongols firent commencer la décadence (en 1294), que Mahomet II consumma en 1466.

Il ne subsiste que des débris des splendeurs d'antan. Et la situation de Konieh, vers 1 000 à 1 100 mètres d'altitude, entre un désert salé et les montagnes pelées de la Cilicie, ajoute singulièrement à la mélancolie des ruines et des souvenirs.

Comme à Angora, les troupes immenses de chameaux viennent abriter sous les hangars les marchandises et les denrées (tapis, céréales, coton) venues de l'intérieur du pays.

La modernisation européenne est fort peu avancée dans la Konieh actuelle, qui conserve un singulier et misérable caractère, grâce à ses murailles et maisons presque toutes construites d'argile séchée au soleil. Après la pluie, elle semble un amoncellement de boue, que dominent quelques rares monuments modernes et les débris des vieux édifices.

Le palais d'Aladin n'a guère conservé qu'une muraille avec un portail de marbre de 1220. Sa destruction date surtout de 1850. A côté, la mosquée d'Aladin est, sur le plan arabe, un diminutif de celle de Cordoue, avec des voûtes portées par 50 colonnes antiques. Au voisinage, le minaret, jadis couvert de faïences de l'Indsché-Dschami (mosquée), a été détérioré par la foudre, il y a peu d'années.

La capitale attraction de Konieh est le couvent des derviches tourneurs (*mevlana*), le plus important ordre religieux de la Turquie; il fut fondé, en 1273, par le philosophe Dschelal-Eddin, né en 1207, en Afghanistan et qui vint professer à Konieh à partir de 1233.

L'ensemble du couvent, malgré ses modestes dimensions, est une des merveilles de l'Orient. La mosquée, qui renferme le tombeau du fondateur, est surmontée d'une coupole de forme conique conservée absolument intacte. Sous son revêtement de faïence bleue, étincelant au soleil depuis plus de 700 ans, cette mosquée abrite les deux salles de danse, où les tourneurs se livrent chaque vendredi à leur cérémonie, et surtout le mausolée de Dschelal et de ses descendants.

Du grand cimetière aux tombes irrégulièrement plantées et éparses qui flanquent le couvent, la vue des étranges monuments est une des plus saisissantes qu'on puisse contempler. D'autres mosquées ont plus ou moins mal conservé les débris de leurs décorations extérieures et de leurs faïences intérieures.

Dans les environs immédiats de Konieh, les grottes de Saint-Paul ont des églises souterraines artificielles où le grand apôtre fit de longs séjours, et, la petite ville grecque, extrêmement pittoresque, de Sillé est une des principales manufactures de tapis de Smyrne.

Ce dernier nom nous ramène à l'ouest de l'Asie Mineure, dans la région la plus commerçante et la plus riche en souvenirs antiques. C'était une compagnie française qui exploitait, depuis Afioum-Kara-Hissar, la ligne, longue de 420 kilomètres, descendant à Smyrne par Sardes et Magnésie-du-Sipyle. C'est un embranchement de cette ligne, celui de Soma, qui devait être continué vers Panderma et la mer de Marmara.

Dans la région sud-est de Smyrne, un autre réseau de voies ferrées, celui d'Ephèse, Aïdin, Hiérapolis, Diner appartenait à une compagnie anglaise. Dès 1910, il semblait bien que ces deux entreprises, aujourd'hui confisquées par les Turcs, eussent grand'peine à lutter contre l'initiative et l'empiètement allemands. Le pavillon germanique abondait parmi les vaisseaux du port, le langage teuton résonnait sur les quais et le principal hôtel de Smyrne (comme celui de Salonique d'ailleurs), était allemand, avec une succursale à Ephèse, pour accaparer plus complètement le mouvement touristique. Ceux d'Eski-Chehir et d'Angora étaient tenus par des Autrichiens.

Même dans le domaine de l'archéologie, qui fut si longtemps en Orient l'apanage de

la France et de l'Angleterre, les Austrô-Allemands avaient fini par nous supplanter. D'abord à Pergame, au nord de Smyrne, où, depuis 1873, les fouilles annuelles de Humann, Conze et Dœrpfeld n'ont pas cessé d'enrichir le musée de Berlin d'abord et ensuite l'archéologie asiatique.

Au sud de Smyrne, c'est à Priène, la patrie de Bias, un des sept sages de la Grèce, que Humann, Wiegand et Schrader ont, de 1895 à 1899, exhumé toute la ville antique avec ses rues et ses maisons. Wiegand encore nous a remplacés à Milet et à Didyme. A Magnésie du Méandre, les fouilles d'Humann (1890-93) avaient effacé aussi celle des Français (1842-1843), mais les inondations et alluvionnements du Lethæos ont déjà remblayé le tout et rendu la visite sans intérêt.

Quant aux Autrichiens, ils ont ramené au jour, depuis 1896, l'Ephèse grecque de Lysimaque et romaine d'Adrien, dont beaucoup de sculptures sont aujourd'hui à Vienne. Ils ont fait de même en Lycie pour le très curieux Heroon de Gjelbachi (apporté à Vienne en 1882).

M. Martel fait défiler sous nos yeux les résultats de ces importantes fouilles et nous rappelle brièvement les vicissitudes des diverses Ephèses successives.

Du temple de Diane, qui fut le plus beau monument du monde, il ne reste aujourd'hui qu'une mare à grenouilles submergeant quelques blocs de marbre; il en subsiste aussi les admirables débris que l'Anglais Wood a envoyés au British Museum de Londres de 1864 à 1874.

Pour terminer par un sujet et des vues qui nous écartent un moment de l'angoisse des jours présents, M. Martel laisse reparaitre le vieil homme des eaux souterraines : il nous emmène à 250 kilomètres au sud-est de Smyrne visiter une des principales curiosités naturelles connues : la source chaude et les terrasses de tuf de Hiéropolis, près des insignifiantes ruines de Laodicée. C'est par là que passa Frédéric Barberousse dans sa marche sur Konieh.

Il n'existe à la surface du globe que quatre formations analogues, présentant le phénomène des eaux chaudes incrustantes : Hiéropolis, les Mammoth-Hot-Springs du Yellowstone, Hammam-Meskoutine en Algérie et les terrasses blanches et roses de Rotomahana, en Nouvelle-Zélande (dont une grande partie a été détruite en 1886 par l'éruption volcanique du Tarawera). Ces dernières terrasses étaient siliceuses comme celles de Yellowstone, tandis que celles de Hiéropolis sont calcaires; mais le phénomène physique du dépôt étant le même, (comme celui des stalagmites dans les cavernes), l'aspect est pareil, ainsi que le montrent les curieuses vues parallèles des Mammoth-Hot-Springs et de Tambouk-Kelessi (château du coton), nom turc de Hiéropolis. Toutefois les terrasses et cuvettes, solidifiées en véritables stalagmites et dentelles de pierre de l'Asie Mineure, sont de beaucoup les plus importantes et les plus pittoresques. Elles s'étendent en sept cascades de pierre cristallisée et d'eau à la fois, sur près de 3 kilomètres de longueur, un demi-kilomètre de largeur, et une centaine de mètres de hauteur. La source qui les alimente jaillit à 35° C. (on s'y baigne avec délices) d'un puissant griffon, véritable abîme émissif dont on ne voit pas le fond, malgré la transparence de l'eau bleue; et surtout, au lieu des casernes, hôtels-caravansérails et écriteaux de défenses qui gâtent le cadre des Mammoth-Hot-Springs, toute la haute terrasse de Hiéropolis porte les ruines imposantes de la ville balnéaire qu'Éumène II avait fondée en 190 avant J.-C. et qui subsista jusqu'à l'invasion des Seldjucides. Les ruines sont surtout romaines et du temps de Septime-Sévère; c'est encore l'Allemand Humann qui les a étudiées en 1887. Les dépôts calcaires de la source qui continuent leur travail sur le plateau les ont ensevelies sur deux mètres de hauteur.

Le théâtre est très bien conservé ainsi que la nécropole romaine dont les centaines de cénotaphes allongent sur plus d'un kilomètre leurs files saisissantes. Epictète, le pur stoïcien, est né à Hiéropolis.

Sous le grand soleil d'Asie et le magnifique ciel d'Orient, dans un cirque de hautes montagnes, la verdure du printemps et la solitude du pays font de Hiéropolis une des

merveilles du monde; au pied des cascades d'eau chaude, une tribu à demi sauvage de Yourouks, à peine vêtus et sans besoins, a su y trouver le repos et le calme dans des cabanes de roseaux, qui narguent les ruines et ne redoutent point les conquérants!

Assurément les enseignements à tirer de ces quelques exemples de la lente et sûre emprise austro-allemande sur l'empire ottoman sont rétrospectifs. Et surtout ils n'ont, pas plus que bien d'autres, été écoutés. Mais c'est précisément parce qu'on n'y a point pris garde qu'il est utile de les rappeler. Comme leurs similaires en tous autres pays, ils doivent ouvrir les yeux sur l'avenir.

Le jour où la France et ses alliées dicteront leurs conditions, elles ne devront pas oublier celles qui seront nécessaires pour refréner définitivement l'initiative, la variété, la ténacité, la fourberie, toujours renaissantes (comme les cent têtes de l'hydre de Lerne), des voies et moyens universellement mis en œuvre par l'infiltration germanique.

Pour y parvenir il faut tout au moins, qu'après les épreuves actuelles, le passé nous serve enfin d'efficace leçon!

..

En suivant un tel guide, tandis qu'une centaine de projections révélèrent aux yeux les formes du terrain, les aspects du paysage et la magnificence des ruines, les assistants n'ont pas seulement fait un voyage aussi instructif que séduisant; ils ont, en quelque sorte, foulé les champs de bataille du front balkanique et parcouru de vastes espaces sur lesquels l'ambition allemande avait jeté son dévolu et marqué déjà son emprise. Sans se départir d'une réserve, qu'il s'était d'avance imposée, M. E.-A. Martel a su mettre en plein relief les procédés de pénétration des Austro-Allemands dans l'empire ottoman et justifier sa confiance dans l'énergie inlassable, la volonté obstinée, gage du triomphe de nos armes. En remerciant l'ancien président de la Commission centrale d'avoir bien voulu céder aux instances de ses collègues, M. Lallemand s'est fait l'écho des applaudissements qui s'abîmèrent à maintes reprises sa remarquable conférence.

..

**Présentation d'ouvrages.** — *La science française*, 2 vol. in-8, Paris, Larousse, 1915. Cet ouvrage, publié à l'occasion de l'exposition de San Francisco, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, avec une introduction de M. Lucien Poincaré, directeur de l'Enseignement supérieur, est l'exposé de la part prise par notre pays dans le domaine général des sciences. Le premier tome traite des sciences philosophiques et morales, des sciences mathématiques, physiques et chimiques, des sciences naturelles, médicales et de la géographie. Le second concerne l'archéologie et l'histoire, les études philosophiques et littéraires, les sciences politiques, juridiques et économiques. Une trentaine de savants, parmi les plus qualifiés, ont collaboré à cette œuvre et l'on peut suivre le développement de chaque branche de la science du jour où son étude fut entreprise en France jusqu'à son état actuel. Aux noms de savants tels que MM. Bergson, Appell, Le Dantec, Maspero, Croiset, de Larnaud, Gide, viennent s'ajouter ceux de plusieurs de nos collègues. C'est ainsi que MM. Baillaud a traité de l'astronomie; Lacroix de la minéralogie; Boule, de la paléontologie zoologique; Emm. de Margerie, de la géologie; de Martonne, de la géographie, où le rôle de notre Société est signalé; Chavannes, de la sinologie.

Chaque notice est accompagnée d'une bibliographie, précieuse pour les érudits.

Les fastes de la science française sont ici réunies en un magnifique faisceau. Ainsi se trouve marquée, à l'heure où la France combat pour le triomphe de la civilisation contre la barbarie, la place prépondérante qui lui appartient dans l'œuvre du génie humain.

H.

*Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909)*. — Tome III. Paris, Émile Larose, 1914. — L'éloge de la Mission de délimitation de la frontière franco-anglaise à travers la région du Tchad n'est plus à faire. Son chef, le capitaine Tilho recevait en 1910 le prix Jean-Duchesne-Fournet pour les résultats de cette importante exploration, mais les documents scientifiques, dont la publication se poursuit par les soins du ministère des Colonies, en sont la véritable consécration. Le tome III, qui nous est parvenu récemment, est consacré à l'étude des matériaux recueillis. Suivant le désir exprimé par le brillant officier, quand en 1912, nommé commandant, il partait pour le Territoire militaire du Tchad, M. le Dr Raoul Gaillard, membre de la mission, se chargea de la préparation et de la publication de ce volume. Il comprend une remarquable *Étude anthropologique des populations des régions du Tchad et du Kanem* par les docteurs Gaillard et Poutrin; une *Description des crânes de la région du Tchad* par le Dr Rivet; une description des Reptiles, des Batraciens et des Poissons par M. Jacques Pellegrin; une seconde notice malacologique par M. Louis Germain, une étude sur les diptères par M. Surcouf et un chapitre sur les collections botaniques de la mission avec indications sur les plantes utiles. Comme le fait observer M. Edmond Perrier, dans sa préface, « ces diverses monographies ne sont pas seulement de bonnes descriptions; elles marquent une étape importante dans le progrès de nos connaissances relatives au groupe auquel elles sont consacrées ».

II.

*Bibliographie des Annales de Géographie*. — La XXIII<sup>e</sup>-XXIV<sup>e</sup> Bibliographie géographique annuelle, publiée sous la direction de M. Louis Raveneau, vient de paraître chez Armand Colin et doit être signalée tout spécialement à l'attention des travailleurs. Des 1 772 numéros qui la composent, 408 sont consacrés à la partie générale (histoire de la géographie et géographie historique, géographie mathématique et cartographique, géographie naturelle, géographie humaine, ouvrages divers) et 1 364 à la partie régionale (Europe, Asie, Océanie, Afrique, Amérique, régions polaires). Seuls les travaux de valeur s'y trouvent mentionnés et une large place est faite aux études techniques. On pourra s'en convaincre en parcourant les pages réservées à la France, qui ne comptent pas moins de 140 numéros. Chaque ouvrage est l'objet d'une note bibliographique qui renseigne le chercheur sur son contenu et son mérite. Nous avons loué à plusieurs reprises les qualités de précision, d'exactitude et de concision qui font de cette publication un remarquable instrument de travail, le meilleur qui puisse être mis à la disposition des géographes français.

H.

*Publications du Gouvernement général de l'Afrique occidentale française*. — M. le gouverneur général Clozel a fait adresser à la bibliothèque de la Société de Géographie le *Rapport d'ensemble annuel, 1912*, — vol. gr. in-8 de 948 p. avec cartes et planches (Paris Émile, Larose, 1915), — concernant d'une part les services du gouvernement général, de l'autre, chacune des colonies de ce groupe, considérée isolément : Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey, Haut-Sénégal et Niger, Mauritanie, Territoire militaire du Niger. Successivement sont exposées la situation politique, administrative, financière, économique, militaire, les questions relatives aux postes et télégraphes, travaux publics, aux services judiciaire et sanitaire, à l'agriculture, à l'enseignement et à la législation. Aucun événement politique de réelle importance n'est venu entraver le développement économique et social de l'Afrique occidentale française pendant cette année. Les résultats de l'exercice 1912 accusent, pour l'ensemble des budgets, un total de recettes de 75 013 747 francs. Les dépenses figurant pour 66 231 909 francs, il en résulte un excédent de recettes de 8 781 938 francs, supérieur de plus de 1 500 000 francs, à celui de 1911. « C'est là un indice certain de la prospérité des finances de l'A. O. F. et de son développement économique progressif. »

Un autre volume, de même format, édité également par la librairie E. Larose, a pour titre : *Histoire de la presqu'île du Cap-Vert et des Origines de Dakar* par Claude Faure,

archiviste du gouvernement général de l'Afrique occidentale française. Les documents qui ont servi de base à cette étude proviennent en grande partie des archives du Sénégal, réparties entre Dakar et Saint-Louis, et principalement de registres de la correspondance générale. S'il cite le Père Labat à l'occasion de la prise de possession de l'île de Gorée en 1677 par M. du Casse, au nom de la compagnie du Sénégal, M. Faure le fait avec les réserves nécessaires. Après avoir établi les droits de la France sur la presqu'île du Cap-Vert, il aborde les projets de colonisation, rappelle l'expédition de la frégate la *Méduse*, qui, en 1816, s'échoua sur le banc d'Arguin, et la détresse des survivants recueillis au camp de Dakar. Les chapitres suivants sont consacrés aux relations avec les indigènes et à l'application des traités; puis à l'œuvre des missionnaires catholiques qui, « établis à Dakar onze années avant qu'y flottât le pavillon tricolore », contribua à étendre dans la presqu'île du Cap-Vert l'influence de la France. Les projets d'occupation n'eurent, en effet, leur réalisation que le 25 mai 1857, jour où le capitaine de vaisseau Protet, avec ses marins de la *Jeanne d'Arc*, prit possession du territoire de Dakar au nom de la France. La dernière partie de l'ouvrage concerne la création du port et les commencements de la ville sous l'heureuse impulsion de Pinet-Laprade.

En 1878, la population de la ville n'était encore que de 1 556 habitants; en 1914, elle s'élevait au chiffre de 23 883 parmi lesquels plus de 4 000 Européens. Cette dernière période n'est pas traitée dans le volume; mais personne n'ignore la part qui revient à M. Roume et à M. Ponty dans cet accroissement. H.

*L'organisation des services maritimes français vers le Pacifique-américain par le canal de Panama.* (Édition de la *Dépêche coloniale*, Paris, 1915.) — Sous ce titre M. Maurice Rondet-Saint publie le rapport qu'il adressait à M. le sous-secrétaire d'État de la marine marchande au retour de sa mission de 1914. Après un exposé d'ensemble où se remarquent un parallèle économique entre Suez et Panama, un résumé des aspirations de nos principaux centres maritimes et un aperçu de la place occupée dans la Pacifique par les diverses marines marchandes étrangères, notamment l'allemande, l'auteur envisage le rôle économique général du canal, fait valoir les raisons qui militent en faveur de la participation de notre pavillon au mouvement interocéanique, créé par cette voie, et répond à cette double question : Quelles sont les lignes dont la création est indiquée et comment peut-on prévoir leur organisation? Les notes de M. Rondet-Saint ne sont pas celles d'un enquêteur de passage. Ses voyages antérieurs en Amérique lui ont permis de visiter les ports du Pacifique, de la Colombie britannique au détroit de Magellan, ainsi que les principaux centres maritimes de l'Atlantique américain. De là, des vues personnelles, des observations directes, qui s'ajoutent à une documentation nourrie et attirent l'attention des Français qui s'intéressent au relèvement de notre marine marchande et au développement de notre commerce extérieur. H.

D'autres ouvrages, parus récemment, se rapportent aux événements dont nous sommes les témoins.

*France et Allemagne*, par M. Edmond Perrier, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, directeur du Muséum d'Histoire naturelle (Payot et Cie, Paris, 1915). — Les articles si remarquables, que M. Edmond Perrier a publiés depuis la guerre dans plusieurs journaux et revues, étaient naturellement reliés entre eux, puisque tous traitaient de la science et de la mentalité germaniques. Réunis en volume, ils forment un tout homogène qui répond à cette question : Comment expliquer le contraste que présentaient la réputation scientifique de l'Allemagne et les actes de barbarie dont elle se rend coupable? Après avoir montré, à l'aide de souvenirs personnels, que la mentalité de l'Allemand de 1914 s'était déjà manifestée en 1870, il expose les idées du comte de Gobineau sur la prétendue supériorité de la race germanique et les théories d'Ostwald, tendant à soumettre le monde à la domination de l'Allemagne, qui, seule, posséderait le don d'organisation. Il prend la race prussienne à ses débuts et la suit dans la succession

de ses idées jusqu'à l'affirmation de son rêve d'hégémonie mondiale, inspiré d'une « philosophie de roman » qui substitue à toutes les conceptions généreuses qui se sont développées chez les autres peuples, ce féroce égoïsme national dont le monde est actuellement victime. Sans entreprendre l'analyse de cet ouvrage où tant de questions sont remuées et mises au point, nous noterons le chapitre consacré au fameux manifeste des intellectuels et ceux où se trouve magistralement exposé le rôle de la France dans le développement des sciences physiques et des sciences naturelles, — revue glorieuse, qu'il appartenait au président de l'Académie des Sciences de passer en revue et qui lui a permis d'établir que : « de quelque côté que l'on se tourne dans le domaine des sciences, la France a tenu de telle façon son rôle que nul ne peut se vanter de l'avoir primée ». Il ne faut pas confondre science et civilisation. « La civilisation tient tout entière, pour les peuples comme pour les individus, dans ces trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité ; c'est sur le drapeau français qu'ils sont écrits. » Rejetant bien loin l'idéal, ne se réfugiant que dans l'organisation et la force, au mépris de toute morale, l'Allemagne a pu industrialiser la science, la faire servir sa cupidité, satisfaire son besoin de jouissance et perfectionner ses moyens de destruction ; elle n'a abouti qu'à la barbarie. « Rien ne retenait plus la brute devenue infiniment puissante, à la première occasion que la guerre lui a offerte, elle s'est montrée dans toute sa redoutable hideur : cruelle, avide, ravageuse et lascive, après avoir étonné le monde par l'impudence de ses mensonges. » H.

*La guerre européenne et la doctrine pangermaniste*, par M. Georges Blondel (Chapelot, 1915). — Peu de Français ont de l'Allemagne une connaissance aussi complète que le vice-président de notre Commission centrale, qui en poursuit l'étude sur place et au dehors depuis plus de trente ans. Notre attention devait donc être attirée sur le petit volume qu'il vient de consacrer au pangermanisme, la conception qui a contribué le plus à développer les ambitions allemandes.

Après un coup d'œil sur le passé des Germains, que César et Tacite tenaient déjà comme après au butin et ne s'intéressant qu'à la guerre, il montre comment la philosophie allemande a préparé la voie au pangermanisme, comment Bismarck, en poursuivant l'organisation de l'Allemagne sous l'hégémonie prussienne et en faisant l'unité allemande, en a provoqué l'éclosion. Les chapitres qui suivent traitent des visées des pangermanistes sur l'Autriche et les pays d'origine germanique, de l'action qu'ils ont exercée sur la politique coloniale et commerciale de l'Empire, sur l'accroissement de l'armée et de la flotte, sur l'enseignement et, par lui, sur l'esprit public. Son aboutissement est l'hégémonie de l'Allemagne dans le monde par la force, c'est-à-dire par la guerre, guerre de destruction, d'extermination, qui ne s'arrête devant aucune considération d'humanité.

Le premier devoir des vainqueurs sera de briser le pangermanisme, inconciliable avec la sécurité de l'Europe et le progrès de la civilisation. H.

*Tels qu'ils sont*, par M<sup>me</sup> Jean Leune (Paris, Larousse, 1915). — M<sup>me</sup> Jean Leune, qui accompagna son mari dans les Balkans à la suite de l'armée grecque, vient de faire paraître les notes qu'elle prit au jour le jour comme infirmière de la Croix-Rouge pendant les six premiers mois de la guerre européenne. Nous la suivons à Cambrai, dès le 6 août, d'abord au chevet de nos blessés, puis au cours de l'occupation allemande. Témoin des excès de nos ennemis, parlant leur langue, elle a pu pénétrer leur mentalité, démasquer leur fourberie et nous les dépeindre tels qu'elle les a vus, à Cambrai, à Lille, en Belgique, à Aix-la-Chapelle, d'où elle a pu gagner la Suisse et la France pour retrouver son mari blessé. Ce livre, où sont dépeintes les scènes et notées les conversations, d'une plume alerte et colorée, ajoute un document de plus à ceux qui constituent le dossier des forfaits commis par l'Allemagne et la voue à la réprobation universelle. H.

*L'Autriche et la Hongrie de demain. Les différentes nationalités d'après les langues parlées*, par le Dr Arthur Chervin (Berger-Levrault, 1915). — Dans cet ouvrage l'auteur a réuni une